

QUE CHERCHES-TU,
ÉLOÏSE ?

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bissonnette, Josyane, 1978- , auteure
Que cherches-tu, Éloïse? / Josyane Bissonnette
ISBN 978-2-89783-032-8
I. Titre
PS8603.I879Q4 2018 C843'.6 C2018-941617-3
PS9603.I879Q4 2018

© 2018 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Shutterstock, Deposit Photos

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Josyane Bissonnette

QUE CHERCHES-TU,
ÉLOÏSE ?



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À ma petite sœur, Marjo
De nous deux, tu as toujours été la plus grande
Je t'aime ♥*

Le regard du notaire est insistant. Je suis convaincue que, derrière son sourire poli, se cache une montagne d'exaspération. Il faut dire que c'est la dixième fois que je lui pose la même question.

— Vous êtes certain, monsieur Piché, que c'est bien moi, l'héritière de ces trois cent quatre-vingt-sept mille dollars ?

Je ne le crois tout simplement pas. La seule et unique fois où j'ai vu ma marraine Francine dans les vingt dernières années, c'était aux funérailles de ma grand-mère. Elle était «trèèès» heureuse de me voir et je me souviens de m'être sentie un peu envahie par ses mille questions. Elle voulait tout savoir de ma vie et, moi, j'étais mal à l'aise. Elle m'avait ensuite envoyé une demande d'amitié sur Facebook :

BONJOUR, MA BELLE ÉLOÏSE. C'EST TA MARRAINE, FRANCINE. J'AI ÉTÉ TRÈS HEUREUSE DE TE REVOIR. J'AURAI BIEN AIMÉ ÊTRE PLUS PROCHE DE TOI, MA BELLE, MAIS, COMME TU LE SAIS, J'AI DIVORCÉ D'AVEC TON ONCLE IL Y A LONGTEMPS DÉJÀ. GRÂCE À FACEBOOK, JE VAIS MAINTENANT POUVOIR TE SUIVRE. C'EST MERVEILLEUX !

GROS BISOUS,

MARRAINE FRANCINE XXX

Je me demande pourquoi elle m'écrivait toujours en majuscules. J'imagine qu'elle ne savait pas comment enlever le *caps lock* de son clavier...

— Mademoiselle Éloïse, serait-il possible, s'il vous plaît, de signer ce document afin d'officialiser le tout ?

— Euh, oui, oui. Je suis désolée, maître Piché. C'est juste que je n'en reviens pas encore. Je la connaissais à peine, cette fée marraine !

Une fois les signatures apposées, le notaire me remet une enveloppe contenant tous les documents légaux du legs, ainsi qu'un chèque certifié.

— Il y a aussi une lettre de votre tante dans l'enveloppe. Elle a précisé que vous deviez la lire dès que vous aurez un moment seule.

— Ah oui ? dis-je. Très bien, merci, monsieur Piché.

— Oh, une dernière chose, mademoiselle Éloïse. Vous prendrez rendez-vous avec ma secrétaire afin de rédiger votre propre testament. À vingt-sept ans, il est déjà tard. Ce doit être fait dès que possible, d'autant plus que vous disposez maintenant d'un important montant d'argent.

Je dispose maintenant de trois cent quatre-vingt-sept mille dollars. Vraiment ? J'ai du mal à imaginer ce tas de chiffres alignés dans la colonne du crédit de mon compte bancaire. Je crois même que le plus gros montant que j'y ai vu était de cinq mille deux cent cinquante dollars, dont cinq mille dollars avaient été déposés par l'institution financière qui

m'accordait un prêt-auto. Aussitôt encaissé, aussitôt dépensé pour cette bonne vieille Acura 1998. Elle a beau avoir quelques années, elle tient le coup, ma chouchoune. Je sais que c'est un peu enfantin, mais j'aime bien donner un surnom à mes voitures. J'ai l'impression que, si elles en ont un, elles iront moins souvent au garage et je déteste cet endroit.

La secrétaire du notaire me remet une carte m'indiquant mon prochain rendez-vous: le 6 mai. Dans trois mois. J'imagine que M. Piché me laisse le temps de réfléchir à mon testament. Pas facile lorsqu'on n'a pas d'enfants, pas d'amoureux, ni même de chat! Il y a bien sûr les deux enfants de ma sœur Marianne que j'aime plus que tout. Médéric a huit ans et Sabrina, cinq ans. Ils sont encore jeunes... De toute façon, j'ai le temps d'y penser!

Assise dans ma chouchoune, j'ouvre l'enveloppe et je vois la lettre de ma marraine.

POUR ÉLOÏSE. À LIRE DANS UN ENDROIT TRANQUILLE. XXX

Même son écriture manuscrite est en majuscules! Ce n'est donc pas un problème de *caps lock*... Dois-je la lire maintenant? Peut-être m'expliquera-t-elle pourquoi elle a choisi de me désigner comme héritière.

Non. Pas le temps. Je remets la lettre dans mon sac. Je la lirai avant de me coucher. Pour le moment, je dois rejoindre ma mère et ma sœur pour le lunch, pour ensuite me rendre à la maison d'hébergement jeunesse afin d'y faire mon quart de travail de soir.



En entrant dans le restaurant, je repère aussitôt ma mère et ma sœur qui sont assises tranquilles à siroter un café. Je sais, je suis encore la dernière arrivée. Mais cette fois j'ai une bonne excuse et elles vont être complètement sous le choc d'apprendre ce qui m'arrive. J'attendais que ce soit officiel avant de leur annoncer la nouvelle concernant l'héritage.

Ma sœur m'accueille avec un petit sourire poli tout en se levant pour me laisser m'asseoir au fond de la banquette.

— On n'avait pas dit midi? lance aussitôt ma mère avec son éternel regard réprobateur.

— J'ai à peine quinze minutes de retard, m'man! dis-je, contrariée par sa remarque déplaisante.

Non mais, après vingt-sept ans, il me semble qu'elle pourrait se faire à l'idée que je ne suis pas un modèle de ponctualité, non?

— Sais-tu ce que tu manges? Parce que, nous, on a faim! renchérit-elle en faisant signe au serveur d'approcher.

Je regarde ma sœur qui, fidèle à son habitude, ne dit pas un mot, comme chaque fois qu'elle sent qu'il y a des frictions entre ma mère et moi. Je prends le menu qu'elle me tend en soupirant afin de le consulter. Ma mère a vraiment le don de me faire culpabiliser de tout.

Bon, qu'est-ce que je vais manger? Hésitant entre la santé et le plaisir, je donne un coup de coude à ma sœur.

— Qu'est-ce que tu manges, toi?

— Une salade de poulet grillé, répond-elle.

Évidemment, me dis-je. Pas moyen de trouver en elle une complice de plaisir coupable. Et puis, merde, je prends le club sandwich avec les frites. Dossier clos. Je m'occuperai de ma ligne plus tard. De toute façon, ce n'est pas comme si j'avais des livres en trop. Au contraire, je pèse un peu moins que le poids santé, selon mon médecin de famille.

Le serveur s'éloigne avec notre commande. Je regarde ma mère et ma sœur tour à tour et je me demande comment leur annoncer la nouvelle.

— T'es donc bien mystérieuse, ce midi, s'enquiert ma sœur.

— C'est vrai ça, ajoute ma mère. Il me semble que ce n'est pas dans tes habitudes de nous convoquer au resto sans raison. Qu'est-ce que tu as à nous demander ?

Je me pince les lèvres pour tenter de dissimuler mon irritation. Je dois rester calme, car je n'ai vraiment pas envie de me disputer avec ma mère aujourd'hui. Je prends une grande respiration, mais je ne peux m'empêcher de répliquer :

— Je n'ai rien à vous demander, dis-je sèchement en la regardant droit dans les yeux. J'ai plutôt quelque chose à vous annoncer.

Ma sœur s'agite sur la banquette.

— Ben là, Élo, *shoot!*

— Bon. Imaginez-vous donc que je viens de recevoir un héritage de trois cent quatre-vingt-sept mille dollars, lancé-je sans autre préambule.

Ma mère, interdite, tente d'assimiler la nouvelle.

— Hein? Quoi? Attends, qui ça? Quand ça? Je ne comprends rien, là..., bégaie ma sœur, énervée.

— La semaine passée, j'ai reçu un appel d'un notaire qui souhaitait me rencontrer ce matin pour me remettre un héritage provenant de ma marraine, Francine. Au début, j'ai pensé que c'était une mauvaise blague, mais non, j'ai bel et bien entre les mains un chèque certifié de trois cent quatre-vingt-sept mille dollars. Je sais, c'est complètement fou! dis-je, moi-même encore sous le choc, en prenant une gorgée d'eau.

— Francine. Ta marraine. L'ex-femme de mon frère? questionne ma mère.

Je lui fais signe que oui de la tête.

— Ben voyons donc, ça ne se peut pas! articule-t-elle, incrédule. Elle était loin d'être riche, il me semble. En plus, elle n'a pas été présente dans ta vie depuis son divorce d'avec Marcel, il y a vingt ans. C'est quoi, le rapport?

— Moi aussi, c'est ce que je n'arrête pas de me demander... Je ne comprends rien à toute cette histoire, ajoutée-je, songeuse.

— Pis moi? s'indigne ma sœur.

— Voyons, Marianne, Francine était ma marraine, pas la tienne !

— Pis ça ? Reste que c'est pas juste...

— Moi, je trouve ça juste. Toi, ta marraine a toujours été présente, pis elle t'a toujours acheté de super beaux cadeaux à toutes les occasions possibles, tandis que, moi, je n'ai jamais rien reçu, ni de Marcel ni de Francine... Si tu savais combien de fois je t'ai enviée !

— OK, j'avoue, concède-t-elle. Mais quand même, trois cent quatre-vingt-sept mille dollars ! C'est à mon tour d'être jalouse ! lance-t-elle, décontenancée.

Ma mère est muette. Elle semble encore confuse.

— M'man, tu ne dis rien ?

— Je ne comprends pas, s'exclame-t-elle, éberluée. Mais là, qu'est-ce que tu vas faire avec tout cet argent ?

Ma sœur se tourne vers moi.

— Ouain ? Qu'est-ce que tu comptes faire ? renchérit-elle.

— Ah ça, dis-je, je ne le sais pas encore. Pour être honnête, je n'y crois toujours pas, je pense...



La vibration de mon cellulaire se fait insistante sur ma table de chevet. Mais qui peut bien m'appeler à sept heures et quart, un samedi matin ? Mon afficheur indique « *Drama Queen's calling* ». C'est ma meilleure amie, Laurence.

— Quoi? bougonné-je, en guise de salutation.

— Élo, tu dormais?

— Mmm... d'après toi?

— Ah oui, c'est vrai, tu travaillais hier soir, s'cuse!

— ...

— C'est bon, reviens-en! Je me suis excusée!

— C'est correct... Mais veux-tu bien m'expliquer c'est quoi l'urgence, ce matin? dis-je dans un long bâillement.

— Franchement, tu me niaises, Élo?

— Non, pourquoi?

— Allô? T'es riche ou pas?

— Ah ça...

— Comment «ah ça»? T'étais censée m'appeler hier après ta visite chez le notaire pour me confirmer si c'était vrai, cette histoire de fée marraine et d'héritage sortie de nulle part! J'ai cru que tu t'étais fait attaquer par l'un de tes jeunes qui voulait ta fortune!

— Laurence, *come on*, relaxe! Un, quand j'ai quitté le bureau du notaire, j'étais déjà en retard pour le lunch avec ma mère et ma sœur, pis après c'était l'heure de me rendre au travail. Deux, mes jeunes ne sont pas au courant de mon héritage. Tu me prends pour qui? Tout le monde devient fou à cause

de l'argent. La preuve, t'aurais dû voir la face de ma mère et de ma sœur hier midi, au resto. Pour l'instant, il n'y a que toi et elles qui le savent, pis c'est ben correct de même.

— Ton père, lui?

— Je lui annoncerai en temps et lieu.

J'avais décidé de ne pas informer tout le monde de cet héritage parce que ça me rend mal à l'aise. J'ai souvent entendu dire que l'argent cause beaucoup de disputes au sein d'une famille, particulièrement quand celle-ci n'est pas bien nantie. Je me souviens aussi du film des Lavigueur, une famille qui avait gagné le gros lot. Chacun des membres avait eu une réaction différente, et toute cette histoire avait semé la zizanie. Dans mon cas, ça risque d'être la même chose. Pour l'instant, ma mère est sous le choc, mais je suis certaine qu'elle songe depuis hier à me parler de maison intergénérationnelle pour assurer ses vieux jours et que mon père, lorsqu'il sera au courant, me proposera sans doute un voyage de pêche père-fille. Non, ça ne me tente pas de régler la question tout de suite.

— Ça veut dire que c'est vrai? T'es riche? *OMG*, c'est trop génial! Es-tu contente? demande Laurence.

— Ben... je pense que oui, je ne sais pas trop. C'est encore un peu irréel.

Quelqu'un sonne à la porte. Merde, je suis en petite culotte, les seins à l'air dans mon lit. J'enfile mon pantalon de jogging et une camisole en vitesse, puis je tire discrètement le rideau de ma chambre pour regarder si je ne vois pas une voiture

que je connais devant chez moi. J'habite le deuxième étage d'un vieux duplex et je n'ai qu'une place de stationnement, alors mon visiteur est forcé de se garer devant, dans la rue. J'aperçois la voiture de Laurence. Je remets le téléphone sur mon oreille et je l'entends rire.

— Ça ne te tentait pas de me dire que t'étais en route vers chez moi, petite comique ?

— Allez, viens m'ouvrir la porte, Élo, il fait froid dehors ! À moins que tu veuilles boire ton Oprah Chai Tea Latte de chez Starbucks *frette* ?

Je descends l'escalier de l'entrée en vitesse. Il fait toujours froid là-dedans. J'ouvre à Laurence et j'attrape mon thé.

— *Cool*, merci, Lau, t'es fine ! dis-je en embrassant mon amie. Bon, viens, on va s'installer dans le salon, on est quand même samedi matin et je ne suis pas complètement réveillée. Fait que si ça ne te dérange pas, je vais aller mettre mes bas de laine et chercher deux grosses doudous. Assois-toi, je reviens.

Une fois bien calée dans mon vieux canapé à carreaux bleus et verts, sous la couverture avec son café au lait, Laurence reprend de plus belle :

— Comment ça, Élo, tu penses que oui ? T'es folle ou quoi ? T'es riche, ça change tout !

— Attends, Laurence, je n'ai pas encore déposé le chèque à la banque. Il est peut-être sans fonds !

— Ben non, franchement. Les notaires doivent faire des chèques certifiés dans des cas comme celui-là.

— T'as raison, le chèque est certifié... C'est juste qu'on dirait que je n'y crois pas. C'est comme trop beau pour être vrai. Je ne veux pas m'énerver pour rien. En fait, je ne veux surtout pas me réjouir avant d'être certaine que cette histoire est bien réelle.

— Ça te prend quoi de plus ? Que ça passe aux nouvelles ? Que ta tante se réincarne en chat pour venir te l'annoncer ? Bon, là, Élo, fais-toi à l'idée : t'es riche. C'est ta nouvelle réalité. La question, c'est : qu'est-ce que tu vas faire de cet argent-là ?

— Justement, c'est ça, le problème, je ne sais pas quoi en faire ! Je me sens comme en état de choc. Je ne connais personne qui a eu une telle somme d'argent à sa disposition. En plus, j'ai comme l'impression que ça ne se peut pas. Pourquoi ma marraine que j'ai à peine connue me léguerait son héritage ? Comment ça se fait qu'elle avait tout cet argent-là alors qu'elle travaillait comme préposée aux bénéficiaires dans un hôpital ? Il me semble que ce n'est pas ce qu'il y a de plus payant comme emploi ! Elle devait faire environ mon salaire, quelque chose comme treize ou quatorze dollars l'heure, non ?

— Tu ne m'avais pas dit qu'elle était aussi représentante de produits Avon ? Elle t'avait écrit sur Facebook, il y a quelque temps, pour te demander si tu voulais qu'elle t'envoie ses catalogues...

— Oui, c'est vrai. Mais quand même, avoue, ce n'est certainement pas en vendant des rouges à lèvres de *matante* qu'elle a fait fortune !

Je pense tout à coup que je n'ai pas lu la lettre qu'elle m'a adressée. J'étais vraiment trop fatiguée hier soir quand je suis rentrée chez moi à une heure du matin. J'ai eu une urgence provenant de la Direction de la protection de la jeunesse, quinze minutes avant la fin de mon quart de travail : un jeune en fugue qui a été retrouvé par la police. Je ne pouvais pas laisser Ginette, la surveillante de nuit, s'en charger. J'ai donc dû régler tous les papiers avant de partir et m'assurer que ce garçon ne causerait pas de souci à Ginette. En plus, l'un des deux policiers qui l'a emmené était pas mal *cute*, alors j'ai un peu pris mon temps...

— Élo? T'es où, là?

— S'cuse-moi, je repensais au beau policier qui est venu reconduire un jeune d'urgence à La Maisonnée hier. Ce n'est pas la première fois que je le croise au boulot, et j'ai l'impression qu'il me *cruise*.

— Ah oui? Celui dont tu m'avais parlé l'autre jour? Lui as-tu fait une demande d'amitié sur Facebook, finalement?

— Ben non, j'ai mon orgueil quand même! Ce n'est pas à la fille de faire les premiers pas. De toute façon, peut-être que j'hallucine. Il est sans doute simplement ultra sympathique...

— Éloïse Roy, essaie pas de t'en sauver avec tes histoires de mecs. D'habitude, on en discuterait longuement et on analyserait ses regards pis tout, mais là on a un autre chat à fouetter. Je te rappelle que t'es riche!

— Justement, je pensais au beau policier parce que je me suis souvenue que je devais, en principe, m'occuper du message de ma tante Francine. Le notaire me l'a remis hier.

Je lance la lettre devant Laurence sur la table du salon. Laurence la prend, lit le mot qui est inscrit dessus, la retourne et constate qu'elle est encore cachetée.

— Quoi? Tu ne l'as même pas ouverte? m'interroge-t-elle.

— Non! J'étais trop fatiguée hier soir, je suis tombée dans mon lit comme une roche. Je m'étais dit que je la parcourrais tranquillement ce matin, mais il y a quelqu'un qui m'a réveillée à sept heures du mat! explosé-je, faussement fâchée.

Laurence et moi sommes amies depuis plus de quinze ans. Je me souviens de la première fois où je l'ai rencontrée. Elle était soûle dans un *party* et elle n'arrivait pas à se faire vomir. Nous lui avons concocté un jus d'orange mélangé avec un œuf cru et de la nourriture en boîte pour chats. Malgré ce cocktail dégueulasse, ça n'avait pas fonctionné. Elle n'avait toujours pas réussi à dégoûter. Elle n'arrêtait pas de se plaindre que la tête lui tournait et que ce serait le seul moyen qu'elle aurait de se sentir mieux. Elle déteste que je lui remémore ce souvenir honteux. Je crois même qu'elle est encore fâchée de cet épisode de notre vie d'ado. C'est fou, le nombre de conneries qu'on peut faire lorsque l'on a treize ans...

Laurence se lève, me lance la lettre et m'annonce qu'elle s'en va.

— Toi, t'as une lettre à lire et, moi, je dois aller réveiller Pascal. On doit peindre la cuisine cet après-midi. J'appréhende une autre dispute juste parce qu'il ne pourra pas jouer à ses foutus jeux vidéo de la journée! Il va finir par me rendre dingue. En tout cas, appelle-moi ce soir après le souper. J'ai bien hâte que ton état de choc soit passé pour qu'on puisse enfin célébrer le fait que t'es maintenant riche!

— Arrête de me dire ça, Laurence, ça m'énerve. Je ne suis pas riche, c'est juste trois cent quatre-vingt-sept mille dollars. J'achète un condo, une nouvelle auto et je nous paie un voyage dans le Sud pour les cinq prochaines années, puis c'est réglé. Y a pas de quoi en faire un plat!

— Ah ça, tu vois, Élo, ce n'est pas une mauvaise idée. Il est temps que tu partes d'ici. Tes proprios qui habitent l'étage au-dessous sont toujours sur ton dos. T'es comme en prison, tu ne peux jamais monter le volume dans le tapis, toi qui adores la musique, et tu as toujours peur de faire trop de bruit avec ton lit quand tu te ramènes une *date*! Ce n'est pas toi, le problème, c'est leur duplex. Il est vraiment mal insonorisé. Pis c'est pas normal que la bonne femme cogne chez toi en plein mardi soir pour passer fouiner en faisant mine de te donner des lingettes qu'elle a tricotées. Tu n'as pas d'intimité ici! Bon, bye, ma chérie. Et n'oublie pas de m'appeler ce soir!

Sur ce, elle sort de chez moi aussi vite qu'elle était entrée, me laissant seule avec mon chaï latté et la fameuse enveloppe. Je ne sais vraiment pas quoi faire. Je me sens ridicule. J'ai peur que la lettre contienne des conditions ou je ne sais trop quoi. J'ai un étrange pressentiment, comme si ce bout de papier allait changer ma vie...